

MA CHAMBRE EST PETITE ET BASSE, et s'il me vient une grande idée, du genre de celles qui ne s'épanouissent que dans les temples, je ressens très vite le besoin de marcher avec fougue, de long en large. J'en ai besoin pour penser plus vivement, et avec plus d'audace. Mais bien sûr, je me sens vite à l'étroit et je sors dans la rue.

Là, il m'arrive toujours des choses très étranges...

Je suis en train de marcher, la détresse des pauvres gens me happe et mes grandes idées continuent leur gestation ; soudain quelqu'un me tend une petite carte rouge. Je me demande ce que je pourrais en faire : il fait déjà nuit et je n'ai pas prévu de rendre visite à qui que ce soit. Mais mes jambes ne m'obéissent plus. Toujours dans mes pensées, j'allonge mes pas. Je marche et je marche, et au bout d'un moment, j'atterris dans un minuscule restaurant, étroit, éclairé par un plafonnier bleu. Je montre la carte rouge ; suis-je au bon endroit ? On me répond « oui » en riant.

Je suis le seul visiteur de cet établissement singulier. Enfoncé dans un canapé racoleur au tissu élimé, me voilà flanqué de deux filles. Une de chaque côté. Leur déguisement est étrange. Elles sont coiffées de

turbans multicolores lamés d'or et sont vêtues d'impudiques corsages en dentelles laissant filtrer la blancheur lumineuse de leurs énormes seins blancs. Ces filles, qui approchent à grands pas de la quarantaine, sont grosses et grasses, comme des oies gavées. Elles mâchouillent quelque chose. L'une d'elles me tripote l'entrejambe, elle s'applique à réveiller en moi la bête humaine ; l'autre boit une substance noire et lève son verre à ma santé. Puis elle sort pour revenir avec un verre de la même boisson. Durant cet instant sa congénère me glisse : « Tu peux passer la nuit avec moi. On va se donner du bon temps. Et tout ça pour pas cher, mon bonhomme. »

Elle prend ma main et la plaque sur ses seins : de vrais pis de vache.

Ah, me dis-je, t'es une drôle de bonne femme ! Non, ma tourterelle, pas question de mariage entre nous. Je me lève et pose une pièce de deux marks sur la table. On ne me rend pas la monnaie. Je sais qu'on me prend pour un imbécile ; j'ai honte. Mais je ne trouve pas la force de protester ; ils me font pitié. Tous ces gens réduits à me prendre pour un imbécile me font pitié.

Peu après, je suis à nouveau dans la rue. Le défilé des visages devant moi est si dense, et si rapide ! Impossible d'en observer un seul avec un tant soit peu d'attention. C'est pénible pour moi car ce que je persiste à trouver de plus beau, c'est la lecture – parfaitement effrontée – du monde intérieur de chacun sur

son visage, sans que mon exploration méticuleuse des secrets les plus intimes des autres connaisse le risque d'être contrariée.

Comme c'est étrange ! Je n'ignore rien de ce que vit l'homme que je regarde dans les yeux. C'est là que l'essence de sa nature se reflète. Mon regard plonge tout au fond de l'âme des passants et une force particulière me chuchote ce qu'ils pensent. Je ne fais aucun effort ; ça me tombe dessus un peu à la manière d'un pressentiment.

En voilà un qui pense à son estomac vide et qui fantasme sur l'argent remplissant les poches de tel autre. Son visage trahit le rêve éveillé qui l'habite : massacrer toute cette bourgeoisie engraisée et perpétrer des attentats horribles.

En voilà un autre : il pense à son enfant resté à la maison, que la diphtérie promet d'étouffer. Il s'imagine le médecin en train de badigeonner la gorge de son enfant, en train de torturer le petit qui agonise. L'homme repousse le médecin sans égard, sort l'enfant de sa corbeille et le prend dans ses mains calleuses pour le bercer – une heure... deux heures... Il meurt enfin dans ses bras... Devant de telles visions, il se précipite à la maison, traqué. C'est entièrement la faute de ma femme, pense-t-il. Jamais, au grand jamais, il n'aurait engendré d'enfant, lui, si elle n'avait pas profité de nuits torrides pour l'exciter. À cet instant, il jure de ne plus jamais contribuer à mettre au monde un

enfant. Mais il ne croit pas lui-même à ce serment. Il se voit rentrer un soir du travail, éreinté ; il s'entend pester contre Dieu et le monde entier. Alors sa femme tentera de le consoler en l'embrassant et en lui offrant son amour – alors un nouvel enfant naîtra. Lui aussi attrapera la diphtérie. Encore un enterrement !

Celui-ci un peu plus loin joue avec le cochonnet qui est accroché à la chaîne de sa montre. Il pense aux jupons de la chanssonnière dont il inhalera les parfums ce soir au tripot. Il se penchera en avant quand elle balancera sa jambe en l'air. L'occasion sera brève mais délicieuse – qu'importe ! – il réussira bien à se rincer l'œil. L'espoir de la jouissance suscite en lui un léger vertige ; il se dépêche d'enfiler sa main dans sa poche. Il frotte voluptueusement sa cuisse et caresse son sexe. Il voit qu'on l'observe et fait tinter ses clefs.

Ah, comme je jubile quand je parviens à arracher aux gens de la rue leurs petits secrets ! Mais ensuite, comme toujours, le monde entier me dégoûte, cette grande maison de fous et sa bestialité obscène. J'aimerais me cacher là où aucune vie ne pénètre, là où je pourrais me laisser aller à pleurer de honte... Mais je ne trouve aucun endroit d'où l'homme, ce menteur à la sensualité jugulée, soit absent. Je me réfugie alors à nouveau dans ma chambre et me terre dans un coin de mon canapé. De honte, j'aimerais rapetisser à la taille d'un ver de terre et me planquer dans la plus petite coquille d'escargot qui soit. Et je cogite...